

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 16 (1948)
Heft: 4

Artikel: Dédé
Autor: Essebac, Achille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568267>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'INDIFFÉRENT

de Tristan Klingsor

*Tes yeux sont doux comme ceux d'une fille,
Jeune étranger,
Et la courbe fine
De ton beau visage de duvet ombragé
Est plus séduisante encor de ligne,
Ta lèvre chante sur le pas de ma porte
Une langue inconnue et charmante
Comme une musique fausse . . .
Entre!
Et que mon vin te réconforte . . .
Mais non, tu passes
Et de mon seuil je te vois t'éloigner
Me faisant un dernier geste
Et la hanche légèrement ployée
Par ta démarche féminine et lasse . . .*

DÉDÉ

PAR ACHILLE ESSEBAC

C'est curieux. On se croit très moderne, on prétend même quelquefois pouvoir se moquer de certains livres qui firent, jadis, le délice de nos parents. Et puis un jour, par hasard ou par caprice, on daigne quand même ouvrir un de ces volumes jaunis. On commence, d'un air distrait d'abord, la lecture et — bien souvent — on en est saisi malgré soi.

C'est ainsi qu'il m'arriva avec „Dédé“. Certes, ce n'est pas un grand roman, mais certains passages de ce récit d'amour de deux adolescents sont si vrais et beaux que l'on ne peut se soustraire à leur charme mélancolique. Le souvenir des premiers troubles amoureux de la jeunesse, qui restent si souvent les plus beaux de toute notre existence, se réveille à la lecture de ces pages et nous inonde d'une douce tristesse pour ces premières amitiés, qui sont, pourtant, si loin. C. W.

L'INTRODUCTION

Aucune d'elles, les filles et les femmes, ne fut jolie comme André Dalio; aucune d'elles, simple et bonne comme il fut. Aucune d'elles je n'aimai comme je l'aimai, lui.

L'aveu que je fais est cynique. Je le sais.
Ce que je vais écrire est immoral. Peut-être.

Que ne me lisent point les prudes et les timorés, soucieux seulement de leurs appétits physiques. Rivés aux exigences de la chair, toute beauté vainement les frôle, en laquelle ne s'incruste pas le sexe vers quoi tend le rut béat de leur peau.

Ces pages veulent ignorer le rut.

Que ne me lisent point ceux, avides des mot obscènes gueulés aux lupanars-concerts, qui tournent les feuillets d'un livre en quête, aussi, d'illustrations d'après qu'elle „nature“.

D'après nature, cependant, sont ces lignes faites de toutes les tristesses, de toutes les joies d'avoir aimé d'un amour que rejette notre scepticisme hypocrite.

Parce que je n'ai pas détourné les yeux, j'ai vu la grâce achevée de l'Ephète qui passe.

DÉDÉ (ANDRÉ)

Ses cheveux étaient couleur de feuilles mortes. Je me rappelle cela d'abord parce que ce fut à l'automne — un automne tiède et doré de soleil qui faisait tant regretter les vacances terminées, — que je le connus. Sa chevelure mélancolique et somptueuse m'étonna en me contraignant d'admirer une chose à laquelle, jusque-là, je n'avais jamais songé. Elle tombait en boucles fines et soyeuses sur les tempes d'un irréprochable dessin; elle embrassait les oreilles, blanches, roses et menues, menues comme si elles eussent oublié de grandir; des vagues d'or, prêtes à se répandre, se cabraient sur le front; un front haut soutenu par les arcs des sourcils tendus volontairement sur des yeux noirs immenses, aux pupilles dilatées et curieuses, dont l'obscurité s'étendait au visage par deux grands cercles d'ombre veloutée. Le nez était une ligne si frêle et si courte que son élégance surprenait sous une aussi légère indication. Sa bouche était faite de deux pétales de géranium; l'un, échancré comme une fleur vraie, s'avancait sur l'autre, et cet autre se laissait amoureusement couvrir en cachant de sa rougeur la blancheur perlée des dents.

Cette jolie bouche exhalait de gros soupirs; ces beaux yeux tenaient en suspens de grosses larmes tremblantes au bord des cils. La présence du Supérieur était impuissante à réprimer les uns, à contenir les autres; au contraire. Mais, comme il avait déjà tant vu de ces larmes douloureuses de petits „nouveaux“, le Supérieur savait pour les vaincre précipiter la séparation. Il m'avait donc fait appeler de suite au parloir pour confier au grand garçon que j'étais déjà le „nouveau“, en annonçant qu'il serait certainement dans ma division, probablement dans ma classe.

Que Dédé fût de Vérone, de Venise un peu, cela me troublait. J'aimais en lui, déjà, cette Italie dont le seul nom m'emplit d'un malaise indéfinissable qui ne va jamais sans une joie très grande. Dédé me bouleversait; j'aimais souffrir par lui.

Il me semble, aujourd'hui, qu'elles me seraient pénibles, horriblement, ces rentrées d'octobre; plus qu'autrefois, alors défendu par l'insouciance que je n'ai plus. On entrait au collège inquiet et désorienté pour se plier à de communes obligations, en contact — déjà, et si peu cependant chez nous — avec les hypocrisies et les petites cruautés sournoises des imbéciles et des mé-

chants, qui, d'ailleurs, poursuivent leur ouvrage en sortant du collège, et ricanent, tournent en ridicule tant de choses infiniment douces et belles; douces jusqu'aux larmes cachées, le soir, dans les petits lits étroits du dortoir... Des méchants qui font mal, bêtement, pour rien, pour s'amuser, pour amuser d'autres méchants avec des gestes parodiques, lâches caricatures des vôtres; avec des mots odieux qui salissent jusqu'aux plus intimes, aux plus insoupçonnés sentiments.

Des mots incompris d'abord, et qui, répétés avec une obsédante précision, dessinent de désespérantes réalités, poignardent les rêves et dispersent les illusions... Rêves aux ailes blanches; illusions tremblantes; frisson d'âme où pèse à peine la chair, la chair qui se découvre soudain, divine. — Car il faut bien que malgré tout elle réclame sa part quelque jour, malgré la volonté pieuse d'imaginer hors de ses atteintes tels êtres qui semblent n'y devoir point être asservis.

Les premiers yeux que j'eusse remarqués furent les yeux de Dédé, noirs, — l'ai-je dit déjà?... je le redirai, — dans la chaude pâleur blonde de sa gentille figure. Autour de ces prunelles, à demi cachées sous les paupières certains jours, un halo d'opale cérulee très large et très fin s'étendait, marquant d'incomparables nuances le derme fragile des joues. Les ai-je aimées ces auréoles mélancoliques!... Mais à ce moment elles n'étaient que beauté, hardiesse et jeune vigueur; et tout au plus annonçaient-elles, ces énervantes résilles bleues, de légères et imprécises fatigues semblables, en apparence uniquement, à celles que les vicieux parmi nous se faisaient une joie maligne de souligner sous d'autres yeux.

Dédé ne parvenait pas à boutonner son grand col blanc. Il pensa à me demander du secours. J'ai failli l'étrangler en glissant ma main dans son cou. Je me suis étonné d'être si complaisant, presque fraternel; et j'ai eu beaucoup de plaisir à toucher avec mes doigts son cou, à sentir les pulsations fiévreuses et douces de sa gorge monter de sa poitrine tiède. Avec des minuties que je réprouvais pour moi-même, avec beaucoup d'art, j'arrangeai les coques de sa lavallière. Ce fut un peu long: j'étais très maladroit, mais cela me parut très court, parce que tout près, si près! les yeux de Dédé me regardaient pendant que son haleine arrivait sur mes lèvres. Or, j'ignorais certainement cette joie-là. Je ne m'étais jamais aperçu, avant de rencontrer les siens, que des yeux fussent jolis, et que lèvres pussent donner envie de les baisser.

Trois ou quatre fois encore, avant Noël, André mit ses chemises à grand col rabattu; le jeudi seulement. Ces jours-là, il venait sans rien dire vers moi. Sa bouche respirait contre ma bouche, tandis que mes doigts pénétraient dans la tiédeur de son cou joli; quand je cassais mes ongles après ses boutons, il riait, je riais avec lui. Je l'appelais Dédé, tout bas, tout doucement; et, sans savoir pourquoi, il me semblait que je l'eusse embrassé volontiers, très simplement, sans rien autre, dans ce baiser, que la joie de cueillir sur ma bouche un peu de sa beauté, et de mettre un peu de moi sur ses lèvres...

Un jour j'attendis vainement la chemise au grand col rabattu, qui était la douce revanche des glissades. Le grand col blanc ne vint pas. Un autre jour je l'attendis encore. Et puis un autre... Le grand col blanc ne revint plus jamais. Le règlement l'avait supprimé parce que, décidément, il n'était pas d'uniforme.

(à suivre)